SEPTIÈME ANNÉE — N° 303 Bureaux: Rue de Lorraine, 15. Dimanche 3 Avril 1864.

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction, Rue de Lorraine, 13, à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTERAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé 2 exemplaires sont annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES . . . 25 cent. la ligne
RÉCLAMES . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du *Cours*.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1er et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN . . . . 12 francs.
SIX MOIS . . . . 6 ,,
TROIS MOIS . . . 3 ,,

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 3 Avril 1864.

Le Prince a reçu des lettres de S M. l'Empereur de Russie, de S. M. le Roi d'Italie et de S. A. le Prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, en réponse aux lettres de notification du décès de S. A. S Madame la Princesse Antoinette.

NOUVELLES LOCALES.

Une des grandes illustrations de la noblesse piémontaise, M. le prince de la Cisterna, est mort aujourd'hui. M. le prince de la Cisterna, un des types les plus accomplis du parfait gentilhomme, fut exilé en 1821 par suite de ses opinions et demeura plusieurs années à Paris. Il épousa une princesse de Mérode et laisse deux filles héritières d'une grande fortune.

Le Prince de la Cisterna avait épousé la sœur aînée de feue S. A. S. la Princesse Antoinette de Monaco.

Une dépêche de Stuttgardt nous apprend que le roi a ordonné que le conseil des ministres exercerait les prérogatives de la couronne pendant sa maladie, et que le prince royal de Wurtemberg présiderait ce conseil avec droit de signature.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, du 1er au 31 mars 1864, est de 4822.

On nous annonce que les travaux de la section du chemin de fer de Beaulieu à la frontière de la principauté vont commencer incessamment. MM. les entrepreneurs sont arrivés à Monaco depuis déjà quelques jours.

Samedi prochain, 9 avril, auront lieu les Régates de Monaco.

Ces régates, comme toutes les fêtes qui se donnent dans la principauté, jouissent de la prérogative d'attirer, chaque année, sur notre plage, une foule élégante et distinguée. La haute fashion étrangère, hivernant à Nice et à Menton, ne manque jamais à ce rendez-vous nautique, où de nombreuses embarcations viennent disputer les prix que le gouvernement et la ville réservent aux vainqueurs.

Les dispositions prises par l'administration des régates témoignent d'une extrême sollicitude de sa part vis-à-vis des étrangers, qui viennent ce jour là à Monaco. Les tribunes réservées aux dames sont disposées de façon à leur permettre de voir tous les mouvements du port et de suivre les diverses péripéties de la lutte sans qu'elles aient à souffrir des ardeurs du soleil. Il fait très chaud déjà; il fait si chaud même que si de temps en temps, des brises d'est, ne venaient nous surprendre, on pourrait, sans le moindre inconvénient, se vêtir des habits d'été. Là, d'ailleurs, où ces brises ne touchent point, notre température n'est pas au-dessous de celle que l'on trouve si belle et si bonne vers la fin de mai dans le Midi et dans l'Ouest de la France. Tous les arbres fruitiers sont déjà parés de leurs fruits. Dans quinze jours les cérises seront mûres : dans un mois, au plus tard, on pourra cueillir des pêches. N'a-t-on pas déjà expédié des nèfles du Japon à Paris?

Un de nos confrères, M. Fernand Lagarrigue, rédacteur de l'*Aigle* de Toulouse, est arrivé, il y a deux jours à Monaco, où il se propose de passer une partie de la semaine prochaine.

M. Fernand Lagarrigue, saisi d'admiration à la vue des sites pittoresques de la principauté, a l'intention d'envoyer à l'*Aigle* une série de lettres humoristiques.

La réputation, que ce jeune écrivain s'est acquise dans la presse française par ses études et sa persévérance, nous répond de l'intérêt que ces lettres offriront.

Nous le remercions d'avance de son bienveillant souvenir.

BULLETIN DU LITTORAL.

La marine française vient de faire une perte cruelle. M. le vice-amiral Penaud, promu récemment au commandement en chef de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, est mort la semaine dernière, à bord du vaisseau la *Ville-de-Paris* sur lequel il avait arboré son pavillon. Ravi à l'amour de sa famille, à l'amitié de ses amis et à la respectueuse affection de ses subordonnés a l'âge de 64 ans, il laisse à la France le devoir d'ajouter aux noms illustres des annales de la marine française le nom d'un officier supérieur dont le caractère a été marqué par les plus éminentes qualités du marin et du citoyen.

Il paraît que les villes qui bordent le littoral de la Méditerranée ne jouissent point toutes au même dégré de la faveur d'une douce température. Le *Sémaphore* se plaint que le printemps débute mal à Marseille.

Les giboulées de mars, dit-il, semblent avoir réservé leurs capricieuses faveurs pour les fêtes de Pâques. Pendant la journée de dimanche, la pluie n'a cessé de tomber, et celle de lundi a été tristement marquée par un vent impétueux et froid. Si nous ajoutons à cette revue atmosphérique l'orage, avec accompagnement de tonnerre, qui a éclaté sur notre ville dans la nuit de vendredi à samedi, l'on verra que le mois de mars, qui avait été jusqu'à présent si clément, n'aura pas voulu disparaître sans laisser quelques traces de son antique réputation.

Pendant toute la journée de lundi, les rafales du vent étaient telles qu'elles simulaient un véritable grondement. Sur plusieurs points de la ville, dans celui qui met, par exemple, en communication les quais de l'ancien Port avec le nouveau, on ne pouvait s'aventurer sans s'exposer à courir des dangers.

La ville d'Hyères n'a pas été mieux favorisée que la ville de Marseille. Une personne qui s'y trouvait mardi, nous raconte que le vent et la pluie fouettaient à l'envi les maisons et les arbres avec une intensité peu faite pour donner une bonne idée de son climat. Il ne faudrait pas cependant augurer de la température de cette charmante station d'hiver, d'après un de ces accidents dus uniquement à l'imprévu ou au caprice de quelques nuages égarés sous un ciel qui ne fut jamais fait pour eux. Hyères a son charme; et quelques bouderies atmosphériques ne pourront jamais porter atteinte à sa réputation.

Le beau temps du reste a reparu partout, à Marseille comme à Hyères. Le soleil a pris dans ces derniers jours une éclatante revanche. Il inonde dans ce moment tout le littoral de ses rayons les plus purs et les plus séduisants, et répand à profusion les trésors du printemps là où naguère des nues assombries versaient des eaux froides et abondantes.

Depuis notre dernier avis, les affaires en huiles d'olive ont été très restreintes sur notre place.

Toujours même position : les offres sont toujours aussi mal accueillies ; les cours ne sont donc que nominaux.

Les affaires qui se pratiquent sont tout à fait de détail, et on ne constate aucun changement dans les prix.

Les nouvelles de nos principales places découragent toute spéculation. Les acheteurs se tiennent sur la réserve et ne paraissent pas vouloir en sortir.

Notre stock s'affaiblit tous les jours, et il y a toute probabilité qu'il sera insuffisant pour les besoins jusqu'à la récolte prochaine.

La récolte des oliviers est partout terminée dans notre arrondissement ainsi que dans l'arrondissement de Draguignan. Dans les montagnes de Nice et à Puget-Théniers, la cueillette des olives continuera tout le mois prochain.

Dans la rivière de Gênes les moulins fabriqueront encore jusqu'au mois de mai.

Néanmoins si l'horizon s'éclaircissait, nonobstant les apparences d'une superbe récolte pour l'année prochaine, nos huiles éprouveraient une meilleure demande et les existences que nous avons en huiles fines et qu'on évalue à trois cent mille kilogrammes changeraient immédiatement de mains.

Nous cotons les surfines 20 fr. les 10 kilogrammes.
Fines 19 fr. les 10 kilogrammes.
Mi-fines 16 fr. 50 c. les 10 kilogrammes.
Mangeables 12 fr. 50 c. les 10 kilogrammes.
Les ressences sont délaissées et ne donnent lieu à aucune transaction. Le prix de cette pâte reste nominalement coté de 10 fr. 90 à 11 fr. les 10 kilogrammes.

(Commerce.) H. IMBERT.

On lit dans *le Nouvelliste de Marseille :*

Les cérémonies de Pâques ont été troublées dimanche dans l'après-midi à la cathédrale provisoire. Au moment où le père Joachim capucin, prédicateur du carême, terminait la péroraison de son sermon, un jeune homme qui, depuis quelques moments, s'agitait sur sa chaise, s'est tout-à-coup dressé et, apostrophant le prédicateur, s'est écrié : *N'écoutez pas cet homme, il ment, croyez-moi*, et autres paroles incohérentes qui ont occasionné un tumulte ; un grand nombre d'assistants se sont précipités vers les portes; déjà l'effroi s'était emparé d'une partie des fidèles, le sinistre mot: *au feu*, circulait dans les extrêmités de l'église, lorsque notre vénérable évêque a calmé cette panique en entonnant d'une voix forte, qui a dominé le tumulte : Le *Sit nomem Domini Benedictum*. Cette sage et admirable présence d'esprit de Monseigneur a mis fin à l'émotion et Sa Grandeur a pu donner la bénédiction aux fidèles au milieu du calme rétabli et d'un profond recueillement. Qant à l'auteur de ce tumulte, conduit à la sacristie, il y a été interrogé et l'on a acquis la triste conviction que ce pauvre jeune homme était atteint d'aliénation mentale.

LE PÈRE FÉLIX.

Vieil habitué des conférences de Notre-Dame, je ne peux me défendre de sourire quand j'entends chaque année répéter, avec un étonnement toujours nouveau : « Jamais les conférences n'avaient attiré autant de monde que cette année. » Cette louange de l'année présente me paraissait jusqu'ici accuser quelque oubli des années passées. Qui a suivi les conférences du père de Ravignan, il y a vingt ans, se souvient qu'elles attiraient tant de monde qu'elles ne semblaient pas pouvoir en attirer davantage. Cela a été depuis dix ans, la gloire du père Félix, de continuer avec le même succès l'œuvre de son devancier et de son frère en religion. Mais il y a, cette année, je dois l'avouer, quelque chose de plus. Est-ce l'effet de l'heureuse opportunité du sujet choisi par l'orateur ? Je le crois. L'auditoire accoûtumé des conférences s'est accru de bien des esprits curieux des luttes scientifiques et littéraires. Le grand retentissement (je me sers du mot le plus doux) de la *Vie de Jésus* a valu au Père Félix bien des auditeurs qui, sans M. Renan, ne seraient pas venus ce carême plus que les autres à Notre-Dame. M. Renan avait-il prévu ce succès de son entreprise ?

J'ajoute qu'en se prenant corps à corps avec « la critique moderne, » l'éloquence du Père Félix s'est renouvelée. On sent bien que, cette fois, l'idée qu'il combat s'est personifiée dans un homme, et qu'elle porte un nom d'homme partout ailleurs qu'à Notre-Dame.

. . . . . .

Je voudrais parler du Père Félix et de l'œuvre qu'il poursuit depuis dix ans, le *Progrès par le christianisme*. Mon sujet exigerait des développements que le cadre où je suis enfermé ne comporte pas. Je veux dire, du moins, quelques mots de l'illustre conférencier. Ce ne sera pas long : si sa renommée est grande, sa vie est toute simple et toute unie, et peu de mots suffiront à la raconter.

Né à Neuville-sur-Escaut, canton de Bouchain, arrondissement de Valenciennes (Nord), le 29 juin, 1810, huitième enfant d'une famille riche en vertu, Célestin-Joseph Félix fit ses classes au collège et au petit séminaire de Cambrai. En 1833, l'évêque de Cambrai (l'archevêché de Cambrai n'avait pas encore été rétabli) le renvoya au petit séminaire, mais en qualité de professeur de seconde et ensuite de rhétorique. Quatre ans plus tard, le jeune professeur quittait le petit séminaire et les rangs du clergé séculier pour entrer, comme novice, dans la compagnie de Jésus. Il fut successivement à Tronchiennes, près de Gand, à Saint-Acheul, près d'Amiens, et au fameux collège de Brugelette. Il passa ensuite trois années à Louvin et une à Laval pour achever ses études théologiques. Il revint à Brugelette en 1844 et y professa, pendant trois ans, d'abord la rhétorique, ensuite la philosophie. Il n'est pas bien difficile de retrouver l'empreinte de ses labeurs dans le talent du conférencier de Notre-Dame.

Après avoir fait sa dernière année de probation à Notre-Dame d'Ay, non loin d'Annonay, au milieu des montages de l'Ardèche, il fut pour son début, chargé de prêcher le carême (le carême de 1848 !) aux ouvriers de Rive-de-Gier. Il pacifia, mieux que des soldats ne l'auraient pu faire, une population excitée par tant de déclamations et d'appels à la force.

Puis il reprit le professorat. Il fut chargé du cours de littérature des jeunes novices de Saint-Acheul. Un peu après, la loi de la liberté de l'enseignement ayant permis à sa compagnie de fonder à Amiens le collège de la Providence, le Père Félix y fut appelé pour professer la rhétorique. A la fin de 1851, il prêcha l'Avent à Paris, à Saint-Thomas d'Aquin. Quelques mois plus tard, il prêchait le carême à Saint-Germain des Prés. Il prêchait l'Avent de 1852 à Saint-Sulpice.

Ce n'est déjà plus la vie obscure du Père Félix. Ce n'est plus l'ombre profonde où il vivait ignoré du monde, ce n'est pas encore le grand jour, c'est l'aurore.

Le premier dimanche du carême de 1853, le Père Félix monta pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame. Il y montait après le Père Ravignan et le Père Lacordaire, qui venaient d'en descendre dans toute la puissance et dans tout l'éclat d'un succès qui ne paraissait pas pouvoir être dépassé. Il y montait pour leur succéder ; mais personne ne croyait qu'il pût les remplacer.

Je ne veux pas comparer les deux grands orateurs que nous avons perdus et celui que nous conserverons encore longtemps. Je n'ai voulu que relater quelques faits très ordinaires, comme on voit, qui forment toute la vie du Père Félix.

Avais-je raison de dire que sa vie est toute simple et toute unie ? Mais sa vie est dans ses œuvres : elle en tire sa grandeur et sa gloire. — *Alexandre de St-Albin.*

LETTRE PARISIENNE

Pâques ! Voilà un mot tout à la fois poétique et sacré, qui ne se présente à l'imagination qu'avec un cortége d'éclatants souvenirs. C'est la fête par excellence, la joie de toute la chrétienté, le grand jour de la résurrection.

La vie a triomphé de la mort. L'homme-Dieu a vaincu le sépulcre, et, avec lui, l'humanité régénérée a pu dissiper les ténèbres de l'antiquité payenne. Cette fête est donc, à tous les points de vue, la première, car elle consacre la victoire de l'esprit sur la matière et du christianisme sur le monde.

Et, pour ajouter à l'éclat religieux de ce grand jour, la nature semble se réveiller elle-même et ressusciter pour mêler ses pompes à celles des églises. Est-il un nom plus poétique que celui de Pâques fleuries ? Pâques, c'est le printemps qui s'ouvre, l'air qui s'embaume, le ciel qui retrouve son azur. L'oiseau revient, la primevère réjouit la vue, la campagne reprend ses parures et le soleil met aux arbres des boutons d'émeraude !

La fin du carême est, en effet, la fin de la triste saison, et le printemps vient donner au monde parisien d'autres préoccupations et d'autres loisirs. Le printemps, la saison nouvelle, les beaux jours commencent invariablement à Paris par les courses à Longchamps.

Quant aux courses, vous m'épargnerez, j'espère, le soin de vous parler des steeple-chases de la Marche et de Vincennes. Il vous suffira de savoir que ces deux réunions ont un caractère entièrement différent. A la Marche, c'est le beau monde du beau Paris, la brillante jeunesse qui fait escorte au Jockey-Club, la fine fleur des élégances parisiennes. A Vincennes, au contraire, c'est le rendez-vous populaire, c'est le steeple-chase mis à la portée d'une foule immense. Les faubourgs envoient là cent mille curieux, et alors il arrive que le spectacle disparait au milieu des spectateurs. Je me rappelle avoir entendu, l'année dernière, un ouvrier qui racontait ainsi une de ces fêtes :

C'était superbe, j'ai tout vu excepté les chevaux !

J'aurais bien aimé à vous parler de Longchamps, mais Longchamps s'en va où s'en vont le carnaval, la descente de la courtille et les mascarades. Il n'y a plus de Longchamps ; et pourquoi le demander puis qu'il n'y a plus de modes ?

Le Longchamps de nos jours, comme toutes les réunions traditionnelles, ne voient plus passer que le défilé fort peu récréatif des bannières industrielles.

Quel est cet équipage ? C'est la liqueur nouvelle, avec une demi douzaine de rats de cave, chargés de se griser en public pour en démontrer la vertu.

Quel est ce fouet qui claque ? — C'est la dernière invention qui va enfoncer toutes les autres en attendant qu'elle enfonce ses actionnaires.

C'est pourtant là que venait s'agiter au siècle dernier, l'étourdissante mêlée des seigneurs, des grandes dames et des petits maîtres. C'est là que la Guimard se faisait traîner dans un équipage dont les chevaux étaient ferrés d'argent ! C'est là que se pavanait Guimod de la Reynière, qui, ne sachant plus qu'inventer pour se mettre à la mode, commandait à une fabrique de Lyon tout le répertoire de la Comédie-Française en devant de gilet !

Tous ces frivoles souvenirs se sont envolés, et le naufrage de ces splendeurs étincelantes ne laisse plus surnager que l'industrialisme. Nous ressemblons à cet Anglais qui, visitant la grande pyramide, se prit d'abord à réfléchir au moyen de consacrer cette visite par un grand souvenir. Le pauvre homme médita longtemps et finit tout simplement par graver, en lettres majuscules, au front du glorieux monument : — « *John Webb, marchand de cirage, à Piccadilly, London.* »

Si vous tenez absolument à ce que je vous dise un mot des modes nouvelles, je constaterai, si vous le voulez bien, que plus nous allons, plus les dames s'attachent à s'habiller en hommes. Je vois qu'elles ont déjà des bottes, des paletots, des cravates, des cannes. Ajoutez à cela que, de la cigarette qu'on voyait allumer timidement dans quelques salons, on passe dans l'avant-garde au cigare, et vous avouerez avec moi que, pour peu que cela continue, je ne vois plus trop par quelle apparence extérieure on arrivera à distinguer l'homme de la femme.

Quant à l'ancien chapeau de nos dames, on dirait que son extravagance ne connaît plus de bornes. Il monte si haut et descend si bas, qu'il finira par occuper toute la toilette. Il me rappelle les bonnets à

la folle, à propos desquels l'*Almanach des Muses* a imprimé autrefois un quatrain qu'on peut appliquer à ces chapeaux fantastiques :

— De ces vilains chapeaux, maman, quel est le prix ?
— Cent francs! — Leur nom? — Des chapeaux à la folle.
— Ah! c'est bien singulier, interrompit Nicolle :
Toutes les dames en ont pris !

J'abandonne à elles-mêmes toutes ces excentricités d'un monde blasé, pour vous entretenir d'une question à coup sûr plus intéressante. Notre société, qui aime surtout à posséder ses coudées franches, a remplacé les brillantes compagnies et les splendides salons d'autrefois par des cercles. Les cercles vont se multipliant partout. La noblesse, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les chemins de fer ont leurs cercles; mais jusqu'à présent le monde littéraire n'en avait pas.

C'était une lacune regrettable, car, enfin, la vie littéraire, plus qu'une autre, a besoin du stimulant de la conversation. Les écrivains ont toujours eu des centres, des points de réunion, des salons où leur esprit venait chercher l'excitation dont il a besoin pour travailler. L'hôtel de Rambouillet, l'hôtel de Bourgogne, les salons de Mme Geoffrin, de Tencin, du Deffant, Rolland, de Staël, le café Procope, furent autant de réunions célèbres qui firent briller, comme un feu d'artifice, l'esprit français.

Or, il est triste d'avoir à constater que, de notre temps, les centres littéraires sont devenus si clair semés, si rares, qu'on peut considérer l'homme de lettres comme vivant dans une solitude complète. Je sais bien qu'on peut dire, avec Gœthe que, si la compagnie instruit, la solitude seule inspire. Mais je répondrai immédiatement que l'inspiration est rare, et que la solitude est un mal universel auquel il est toujours bon de porter remède. *Vœ soli !*

Je crois donc qu'on accueillera avec plaisir la nouvelle de la création d'un cercle littéraire, pourvu, comme tous les autres, de tous les agréments de la vie parisienne. Les haines littéraires se sont généralement apaisées. Nous ne sommes plus au temps où les classiques et les romantiques se prenaient littéralement aux cheveux pour quelques rimes hardies. Un souffle d'apaisement a passé sur toutes ces colères ; le critique et l'écrivain, l'auteur dramatique et le feuilletoniste, le classique et le romantique, le poète et le réaliste, l'homme politique et le chroniqueur, l'académicien et le journaliste, peuvent aujourd'hui, comme des gens de bonne compagnie, se tendre la main dans des agapes fraternelles. La littérature n'y perdra rien, et la dignité des lettres peut y gagner beaucoup.

Une création absolument semblable pour les sciences a déjà été couronnée d'un plein succès. Le *Cercle scientifique*, fondé depuis plusieurs années, s'est maintenu et a prospéré. On peut même dire qu'il a rendu à la science d'éminents services. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi du *Cercle littéraire* dont on m'annonce l'établissement prochain ?

Je n'insiste pas, parce qu'il me semble que la cause du *Cercle littéraire* est gagnée avant d'être plaidée.

On nous écrit de Paris :

J'ai hâte de vous parler de *Mireille*. La représentation de cet opéra n'était elle pas une fête méridionale, et les chants de M. Fréderic Mistral n'ont-il pas fait rayonner à Paris le ciel et la poésie de la Provence ?

Un mot du poète et de son livre avant d'aborder la musique de M. Gounod. Je ne veux pas entrer ici dans l'examen de toutes les questions qu'a soulevé le poète en écrivant *Mireïo* en langue provençale. Mais en mettant de côté la question de la langue, je tiens à saluer pourtant en M. Mistral, *un écolier d'Homère*, comme il le dit si bien lui-même, un chantre réellement inspiré et digne de prendre rang dans la famille des poètes.

Il est impossible de lire *Mireille* sans être frappé de l'étonnante abondance, des couleurs éclatantes, du charme et de la grâce de la poésie de M. Mistral. Ce livre, que je n'ai ouvert qu'avec prévention, et qui m'apparaissait comme une injure faite à la langue française, j'avoue que je ne l'ai fermé qu'en lui rendant justice, je dis plus, en lui rendant hommage.

Une seule observation suffit pour bien faire comprendre le mérite de l'œuvre. Rien dans *Mireille* ne peut faire illusion à l'esprit du lecteur; s'il est touché, il ne peut l'être que par la poésie du livre. Qu'est-ce, en effet, que *Mireille?* L'idylle la plus simple et la plus dépourvue d'ornements. C'est une pauvre fille des champs, qui aime un jeune berger de son village et que d'autres paysans, pâtres, bouviers, fermiers, recherchent inutilement. Eh bien ! Sur cette donnée, qu'on dirait empruntée à Théocrite, M. F. Mistral a répandu à profusion la poussière d'or d'une poésie toujours jeune, toujours mélodieuse et toujours attachante.

Même dans les pages où il ne fait que revêtir d'une poésie nouvelle une idée ancienne, M. Mistral sait étaler une telle prodigalité de couleur, qu'il arrive, malgré tout, à vous éblouir et à vous subjuguer. Je cite, comme exemple, la ballade du *Magali*, qui se retrouve, non seulement dans les chants populaires de la Provence, mais encore dans presque toutes les littératures. C'est une vieille idée ; voyez comme elle est rajeunie par le prisme de la poésie de M. Mistral. La ballade est l'histoire d'une fille qui, fuyant le mariage, s'était consacrée au Seigneur.

— « O Magali, si tu te fais — le poisson de l'onde, — moi, le pêcheur, je me ferai, — et je te pêcherai !

— « O Magali, si tu te fais — l'oiseau de l'air, — je me ferai, moi, le chasseur, — je te chasserai !

— « O Magali, si tu te fais la Marguerite, — je me ferai, moi, l'eau limpide, — je t'arroserai.

— « O Magali, si tu t'en vas aux lointaines Indes, — je me ferai, moi, le vent de mer — je te porterai !

— « O Magali, si tu te fais le rayonnement du soleil je me ferai, moi, le vert lézard — et te boirai !

— « O Magali, si tu te fais — lune séreine — je me ferai, moi, belle brume, et je t'envelopperai !

— « O Magali, si tu te fais, — la rose belle, — je me ferai, moi, le papillon, — je te caresserai !

— « O Magali, si tu te fais — l'arbre des mornes — je me ferai, moi, la touffe de lierre — je t'embrasserai !

— « O Magali, si tu te fais — nonnette blanche — moi prêtre, à confesse — je t'entendrai !

— « Si du couvent tu passes les portes — tu trouveras toutes les nonnes — autour de moi errantes — car en suaire tu me verras !

— « O Magali, si tu te fais — la pauvre morte — adoncque je me ferai la pauvre terre, — et je t'aurai. »

Le poëme est donc remarquable, je le répète, et M. F. Mistral a bien fait d'en donner la traduction pour les habitants du Nord. C'est un fleuron de plus dans notre couronne poétique.

La musique est-elle digne de la poésie ? J'aimerais pour M. Gounod à pouvoir répondre affirmativement; mais je suis forcé, malgré moi, de faire bien des restrictions. Les deux premiers actes sont enchanteurs. Les fraîches senteurs de cette pastorale, les chœurs charmants des magnanarelles, font sur l'eprit du spectateur une impression ravissante. Malheureusement, les actes suivants ne se soutiennent pas à la même hauteur. Ici c'est l'obscurité du poëme, là c'est la recherche d'une musique qui demandait, comme le poëme de Mistral, la touchante éloquence du cœur.

L'ouvrage aura néanmoins un grand nombre de représentations ; mais, il n'est que juste de reconnaître que, la poésie du livre est certainement supérieure à la musique du compositeur.

L'apparition des premières violettes à l'éventaire des boutiquières de Paris a produit sur l'esprit des habitants de la capitale une impression pareille à celle que produit dans les campagnes le chant de la première hirondelle. En voyant cette charmante fleur, odorante entre toutes, exhaler son parfum, on a salué en elles le retour du printemps, et dit à l'hiver cet adieu empressé que l'on adresse aux choses comme aux gens dont la présence gêne. Les projets ont succédé aux projets; et bien des parties organisées par anticipation n'attendent plus qu'une heure propice afin d'aller recevoir leur réalisation dans les champs. Le parisien aime la campagne comme le bœuf aime les prairies. Il lui faut de l'herbe à tout prix. L'usage qu'il en fait, n'est pas le même, c'est vrai; mais enfin, à quelque fin qu'il la reserve, il est constant qu'il ne peut s'en passer. Mais revenons aux violettes et aux marchandes qui en innondent Paris.

Les marchandes de fleurs ignorent pour la plupart, sinon toutes, qu'il fut un temps où elles étaient une puissance dans la grande ville. Au siècle dernier, par exemple, ne faisaitpas le commerce des fleurs qui voulait. Les bouquetières formaient une corporation, qui seule avait le droit d'en vendre, et on n'entrait pas sans difficulté dans la compagnie. Il fallait avoir fait quatre années d'apprentissage et la maîtrise coûtait 500 livres. Le prix des fleurs nous paraît avoir été fort élevé et principalement celui des violettes, à en juger par l'exclamation d'un écrivain du temps: « Que doivent dire les étrangers en entrant au Wauxhal d'hiver à Paris, où toutes les dames sont parées des fleurs les plus fraîches? Quel luxe! car un bouq et de violettes, par exemple, coûte souvent à Noël deux louis et davantage. » Il est ici question du prix des violettes dans la mauvaise saison ; mais ce prix paraîtra énorme si, en le comparant à celui fort raisonnable encore qu'elles coûtent en hiver de nos jours, on songe à ce que représentaient deux louis il y a cent ans !

Le mauvais temps, qu'il faisait dimanche dernier à Paris, empêcha M. Eugène Godard, aéronaute de l'Empereur, de faire l'inauguration de sa colossale mongolfière, l'*Aigle*. L'essai de ce ballon infiniment plus grand que tous ceux que l'on a vu jusqu'ici, doit avoir lieu aujourd'hui, 3 avril, à quatre heures.

Que les vents lui soient plus propices qu'ils ne le furent au *Géant* de M. Nadar !

L'Illustrateur des Dames vient d'introduire une amélioration importante dans ses colonnes : Outre 66 annexes par an (composées de 48 planches de modes coloriées, 6 planches de tapisserie coloriées et 12 planches de patrons et broderies), *l'Illustrateur des Dames* donne, *à partir du 1er avril* 1864, 52 PLANCHES DE GRAVURES SUR BOIS DE MODES, d'après les modèles les plus nouveaux et alliant le bon goût à la simplicité, l'élégance à l'économie.

L'*Illustrateur des Dames* était déjà un journal hors ligne, adopté par la haute fashion de Paris ; il devient aujourd'hui, grâce à l'adjonction de ces 52 modes plus simples, le conseiller indispensable des familles.

Contre l'envoi de *deux francs* en timbres-poste rue de Rambuteau, 84, à Paris, on recevra *franco* et à titre d'essai les numéros de *l'Illustrateur des Dames*, soit pendant les mois d'avril, soit pendant le mois de mai.

Nous recommandons à nos lectrices les magasins de nouveauté du *Petit Saint-Thomas* comme l'établissement le mieux assorti de la capitale en hautes nouveautés, soieries, confection, ameublements, etc.. etc. (Service spécial pour la Province). — Expédition, franco de port, pour toute la France jusqu'à destination.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 26 Mars au 1er Avril 1864.

VINTIMILLE. b. *St-Jean*, c. Sibono, en lest
NICE. b. *Vierge des Anges*, c. Palmaro, m. d.
ID. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
MENTON. b. *Miséricorde*, c. Lamberti, en lest
PORT-MAURICE. b. *St-Erasme*, c. Capodanno, m. d.

NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
CETTE. b. *Sincère*, c. Salomone, vin
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, m. d.
ARLES. b. *Trois Marie*, c. Souve, bouteilles
NICE. b. *Mont de Piété*, c. Palmaro, m. d.
ID. b. v. *Bosphore*, c. Santin, id.
ST-TROPEZ. b. *St-Joseph*, c. Bregliano, id.
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, id.
ID. id. id. id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.

Départs du 26 Mars au 1er Avril 1864.

NICE. b. *St-Jeau*, c. Sibono, en lest
MENTON. b. *Vierge des Anges*, c. Palmaro, m. d.
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
CERIALE. b. *Miséricorde*, c. Lamberti, en lest
BORDIGHIERA. B. *St-Erasme*, c. Capodanno, m. d.
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ID. B. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
VINTIMILLE. b. *Sincère*, c. Salomone, vin
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
GÊNES. b. *Trois Marie*, c. Souve, bouteilles
MENTON. b. *Mont des Piété*, c. Palmaro, m. d.
NICE. B. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ARMA. b. *St-Joseph*, c. Bregliano, m. d.
NICE. b. v. *Bosphore*, c. Santin, en lest
ID. id. id. id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest

Bulletin Météorologique du 27 Mars au 2 Avril 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE 8 HEURES	MIDI	2 HEURES	ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
27 mars	10 »	12 »	12 »	pluie	nul.
28 »	12 »	13 »	14 »	id.	vent
29 »	11 »	13 »	13 »	beau	id.
30 »	9 »	15 »	15 »	id.	nul.
31 »	12 »	15 »	15 »	id.	id.
1er Avril	13 »	16 »	16 »	id.	id.
2 »	14 »	17 »	18 »	id.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT à 8 heures du soir dans la salle de bal.

EXPÉDITION FRANC DE PORT JUSQU'A DESTINATION.

Trousseaux et Layettes

AU PETIT SAINT THOMAS

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS A PRIX FIXE.

Rue du Bac, 33, et rue de l'Université, 25, Faubourg Saint-Germain, à Paris.

Cachemires Français et de l'Inde.

Les propriétaires de cet établissement nous prient de rappeler à nos lecteurs qu'ils ont depuis longtemps créé un service spécial pour la province, envoient tous les échantillons *franco* et toute expédition au dessus de **25 FRANCS** *est affranchie jusqu'à destination.* Les prix, marqués en chiffres connus, sont les mêmes pour Paris et la province. — Cette maison n'a de succursale ni de représentants dans aucune ville de France. — Un catalogue détaillé des marchandises qui se trouvent dans ses magasins, est adressé aux personnes qui le demandent.

BAINS DE MER DE MONACO

NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS CHAUDS & BAINS FROIDS

La maison des Bains, située sur le port, offre, aux familles étrangères la cure la plus complète par l'HYDROTHÉRAPIE, à l'eau douce et à l'eau de mer.

La température, toujours élevée et tiède à Monaco, est la même pendant l'hiver que celle de Paris dans le mois de juin et de juillet.

Vaste et magnifique Casino, récemment élevé en face de la mer. MM. les étrangers y trouvent, *pendant toute l'année*, les distractions et les agréments des Bains d'Allemagne, tels que Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE DE BILLARD ET DE BAL.

CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal.

Hôtels, Villas et maisons meublées : prix modérés. — Station télégraphique.

On se rend de PARIS à MONACO en 24 h. ; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice.

Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur.

SERVICE RÉGULIER EN VOITURE : bureaux à Nice, boulevard du Pont-Neuf; à Monaco, place du Palais.

GRAND HOTEL DE PARIS

Cet Hôtel, situé à proximité du Casino est organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevart des Capucines, à Paris, contient des appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — Cuisine française. — Service à la carte.

Compagnie Coloniale

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

pour la Fabrication spéciale

DES

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Fondée spécialement dans le but de donner au Chocolat, *considéré au point de vue de l'hygiène et de la santé*, toutes les propriétés bienfaisantes dont cet aliment est susceptible, la COMPAGNIE COLONIALE ne fait pas *du bon marché la question principale;* elle veut, avant tout, ne livrer que des produits d'une *supériorité incontestable.*

ENTREPOT général à Paris, Rue de Rivoli, 132

Dans toutes les villes de France et de l'Etranger, chez les principaux commerçants.

A LA REINE DES FLEURS

PARFUMERIE A BASE DE LAIT D'IRIS

L.T. PIVER

PARFUMEUR DE S. M. L'EMPEREUR

SEUL INVENTEUR DU SAVON AU SUC DE LAITUE

et du LAIT D'IRIS pour la TOILETTE et le TEINT.

Entrepôt général, boulevard de Strasbourg, 10.

PARIS

DÉPOTS dans toutes les villes de France et de l'ÉTRANGER.

La *Monographie des Hémorrhoïdes*, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr.; à Paris, 14, rue de l'Echiquier. (Consultations). (7)

BAINS DE MER DE MONACO.

Depuis le 21 mars le paquebot des Messageries Impériales, le *Bosphore* fait avec la *Palmaria* le service entre NICE et MONACO de la manière suivante :

Départs de Nice :
- *Bosphore*, à 11 heures du matin.
- *Palmaria*, à 1 heure du soir.
- *Bosphore*, à 4 »
- *Palmaria*, à 6 »

Départs de Monaco:
- *Palmaria*, à 9 heures du matin.
- *Bosphore*, à 1 heure du soir.
- *Palmaria*, à 3 h. 1/2 du soir.
- *Bosphore*, à 10 »

Blanchissage & Raccommodage à neuf de Dentelles

Rue de l'Église; maison Casanova, au 1er